IBN KHALDÛN

Le Livre des Exemples

I

Autobiographie
Muqaddima

TEXTE TRADUIT, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ
PAR ABDESSELAM CHEDDADI

nrf

GALLIMARD

forment aujourd'hui le peuple le plus nombreux et le plus puissant de la terre, et ils sont des descendants de Mudar. Eux et toute la génération des Kahlân qui leur sont contemporains prononcent également le *q* de la même façon. Cette langue n'a pas été inventée par la génération présente, mais elle lui a été transmise par les générations passées. D'où l'on voit qu'elle est la langue des premiers Mudar. Elle est peut-être la langue même du Prophète. C'est ce qu'affirment un certain nombre de juristes qui appartiennent à la famille du Prophète. Ils prétendent que ceux qui lisent *as-sirât al-mustaqîm*, « la voie droite », dans la première sourate du Coran, en ne prononçant pas le *q* à la manière des Arabes contemporains, commettent une erreur, et que leur prière n'est pas valide.

Je ne saurais dire comment tout cela s'est produit. En effet, de leur côté, les citadins n'ont pas inventé leur langue mais l'ont reçue de leurs ancêtres, dont la majorité étaient des Mudarites qui s'étaient installés dans les villes depuis les conquêtes musulmanes. Et les Arabes bédouins contemporains n'ont pas non plus inventé leur langue. Cependant, comme ils ont moins de contacts avec les étrangers que les citadins, il y a de fortes chances que l'état de leur langue, tel qu'on le rencontre [aujourd'hui], corresponde à celui de leurs ancêtres. Cela s'ajoute au fait que leur prononciation du *q* est commune à toutes les générations arabes présentes d'Orient et d'Occident, et qu'elle constitue le trait distinctif des Arabes par rapport aux métis et aux citadins[a].

Il est évident que la prononciation du *q* par les Arabes bédouins contemporains est identique à celle des premiers Arabes qui ont parlé cette langue. La région de la bouche où le *q* est articulé est étendue : elle va du palais mou jusqu'au point d'articulation du *k*. La prononciation du palais mou est celle de la langue des citadins, et celle qui est proche du *k* est celle des Arabes bédouins.

C'est là une réfutation de l'opinion des membres de la famille du Prophète qui prétendent que la prière n'est pas valide si le *q* de la première sourate n'y est pas prononcé à la manière bédouine. Tous les juristes des grandes villes sont d'un avis contraire. Il est impossible qu'ils n'aient pas prêté attention à ce fait. Il faut donc s'en tenir à ce que nous avons dit.

Il faut dire que la prononciation des Bédouins est préférable et doit être considérée en premier lieu, parce que,

comme on l'a vu, sa continuité témoigne en faveur du fait qu'elle était la prononciation de la première génération de leurs ancêtres et celle du Prophète. Le fait qu'ils assimilent le *q* au *k* renforce encore cette hypothèse : en effet, si le *q* était prononcé à la manière des citadins, à la base du palais, il ne serait pas articulé près du *k* et ne serait pas assimilé.

Les philologues arabes ont d'ailleurs parlé de ce *q*, qui est articulé près du *k*, c'est-à-dire à la manière dont il est prononcé par les Arabes bédouins contemporains. Ils le considèrent comme une lettre intermédiaire, articulée entre le *q* et le *k*. Mais cela est peu probable. Il est évident que c'est un *q* dont le point d'articulation est situé à la fin de la région d'articulation du *q*, qui est très étendue, comme on l'a vu. D'autre part, ces philologues déclarent que ce son est laid et barbare, et semblent ainsi ne pas reconnaître qu'il est conforme à la prononciation des premiers Arabes [mudarites]. Mais ce que nous avons déjà mentionné — la continuité de leur prononciation qu'ils ont héritée de leurs ancêtres à travers les générations et le fait que celle-ci est devenue leur trait caractéristique — prouve que c'est la prononciation des premiers Arabes et celle du Prophète, comme tout cela a déjà été dit.

Enfin, certains prétendent que le *q* tel qu'il est prononcé par les citadins n'est pas le *q* arabe, mais qu'il provient du contact avec les étrangers. Prononcé à la manière des citadins, ce ne serait pas un son arabe. Mais il est plus vraisemblable qu'il ne s'agisse, comme on l'a vu, que d'un seul et même son, avec une zone d'articulation étendue.

Cela doit être bien compris. C'est Dieu qui nous guide et nous éclaire.

XLVII. LA LANGUE DES POPULATIONS SÉDENTAIRES ET URBAINES EST UNE LANGUE INDÉPENDANTE, DIFFÉRENTE DE LA LANGUE DES MUDAR

Les populations sédentaires et urbaines n'emploient dans leur parler ni la langue ancienne des Mudar ni celle des Arabes bédouins contemporains. Elles ont une autre langue, indépendante et également éloignée de l'une et de l'autre, mais plus encore de la langue des Mudar.

Que ce soit une langue indépendante est une chose

de la langue et les formes de la prose et de la poésie. On trouve dans leurs réunions et leurs assemblées des orateurs éloquents. Ils ont des poètes habiles capables de composer des vers d'après les modèles de leur langue. Tout homme de goût et doué d'une saine nature peut en témoigner. La seule chose qui a été perdue par rapport à la langue des textes anciens, c'est l'usage des flexions à la fin des mots, qui était respecté de façon uniforme et bien défini dans la langue des Mudar et qui formait une partie des lois de cette langue.

On ne commença à se préoccuper de la langue des Mudar que lorsqu'elle se fut corrompue, à la suite des contacts de ces derniers avec les étrangers et après qu'ils eurent conquis les provinces d'Irak, de Syrie, d'Égypte et du Maghreb. La langue mudarite perdit sa forme originelle et se transforma en une autre langue. Or, ce fut dans la langue des Mudar que le Coran fut révélé et que les traditions prophétiques furent transmises. Le Coran et les traditions prophétiques sont le fondement de l'islam et de la communauté musulmane. On craignit donc que ces textes ne tombent dans l'oubli et qu'ils ne fussent plus compris si la langue dans laquelle ils avaient été révélés venait à disparaître. Il fallut, par conséquent, établir de celle-ci les lois, définir les types de raisonnement qui s'y appliquent, déduire les règles. Il se constitua ainsi toute une science, avec ses subdivisions, ses chapitres, ses prémisses et ses problèmes. On l'appela « grammaire » et « philologie arabe ». Elle devint une discipline qu'on apprend, une science écrite, un moyen d'accès à la compréhension du Livre de Dieu et de la Sunna de Son prophète.

Sans doute, si nous devions aujourd'hui nous occuper de l'arabe [bédouin] contemporain et que nous entreprenions d'en dégager les règles de façon inductive, nous aurions remplacé les flexions qui ne remplissent plus leur rôle par d'autres choses et d'autres modalités qui existent dans cette langue, et qui ont leurs propres règles. On trouvera peut-être des règles qui s'appliquent ici à la fin des mots, mais d'une façon différente de l'usage primitif dans la langue des Mudar. Les langues et les habitus qui leur correspondent ne sont pas le fruit du hasard.

La langue mudarite avait eu le même type de rapport avec la langue himyarite. Beaucoup de significations et d'inflexions de la langue himyarite avaient subi des changements chez les Mudar, comme l'attestent les matériaux qui nous sont parvenus et contrairement à l'opinion de ceux qui, par ignorance, prétendent qu'il s'agit d'une seule et même langue et veulent juger la langue himyarite d'après les critères et les règles de la langue mudarite. C'est ainsi, par exemple, que certains font dériver le mot *qayl*, « chef », appartenant à la langue himyarite, de *qawl*, « parole ». Et il y a bien d'autres exemples similaires. Mais tout cela est faux. La langue des Himyar est une autre langue, différente de celle des Mudar dans beaucoup de ses significations, de ses flexions et de ses voyelles. Elle entretient avec elle le même rapport que celui qui existe entre l'arabe [bédouin] contemporain et la langue des Mudar. Si on s'était intéressé à la langue des Mudar, c'était pour des raisons religieuses, comme on l'a vu. Et c'est ce qui avait conduit à en dégager les règles. Mais, aujourd'hui, nous n'avons aucune incitation de ce genre pour procéder de même envers l'arabe [bédouin] contemporain.

Un des faits nouveaux dans la langue des Arabes [bédouins] de notre époque, à quelque région qu'ils appartiennent, est la prononciation du *q*. Ils ne l'articulent pas comme les citadins et comme cela est décrit dans les ouvrages de philologie, c'est-à-dire avec la partie la plus éloignée de la langue qui vient au contact du palais mou au-dessus d'elle. Ils ne l'articulent pas non plus comme un *k*, la langue se plaçant plus en avant au contact du palais mou, mais plutôt comme un son intermédiaire entre le *k* et le *q*. Cette prononciation est commune à tous les Arabes bédouins contemporains, qu'ils soient d'Occident ou d'Orient, au point qu'elle est devenue un de leurs signes distinctifs entre les peuples et les générations, un signe qui leur est particulier et qu'aucun autre peuple ne partage avec eux. Ceux qui désirent s'arabiser et appartenir aux Arabes imitent leur prononciation du *q*. Et, pour ces Arabes, un Arabe pur ne se distingue d'un étranger arabisé et d'un citadin que par la prononciation de ce *q*.

Tout cela montre que c'est bien la langue même des Mudar. La plupart des Arabes qui vivent encore aujourd'hui, ainsi que leurs chefs, en Orient comme en Occident, sont des descendants de Mansûr, fils de 'Ikrima, fils de Khasafa, fils de Qays, fils de 'Aylân, par Sulaym, fils de Mansûr et, par les Banû 'Amir, fils de Sa'sa'a, fils de Mu'âwiya, fils de Bakr, fils de Hawâzin, fils de Mansûr. Ils

entendaient des façons de s'exprimer différentes de celles des Arabes. Elles adoptèrent ces nouvelles manières pour s'exprimer elles-mêmes, parce que beaucoup d'étrangers étaient mélangés aux Arabes. D'autre part, elles entendaient également les manières de s'exprimer des Arabes. Tout cela sema de la confusion dans leur esprit, et elles prirent des éléments de celles-ci et de celles-là. C'est ainsi que se forma un nouvel habitus, inférieur au premier. Voilà ce que l'on entend par « la corruption de la langue arabe ».

Si le dialecte des Quraysh était demeuré autrefois le dialecte arabe le plus correct et le plus pur, c'était du fait que ces derniers étaient, de tous les côtés de leur territoire, éloignés des pays des étrangers. Ensuite venaient les tribus qui entouraient les Quraysh : les Thaqîf, les Hudhayl, les Khuzâ'a, les Banû Kinâna, les Ghatafân, les Banû Asad, et les Banû Tamîm. Les autres tribus qui étaient plus éloignées des Quraysh et proches des Perses, des Rum et des Abyssins, comme les Rabî'a, les Lakhm, les Judhâm, les Ghassân, les Iyâd, les Qudâ'a et les Arabes du Yémen, avaient une langue moins parfaite, à cause de leur contact avec les étrangers. C'est à proportion du degré d'éloignement de ces dialectes des Quraysh que les philologues établissaient la correction ou la corruption de la langue. Mais Dieu est plus savant.

XLVI. L'ARABE CONTEMPORAIN EST UNE LANGUE INDÉPENDANTE, DISTINCTE DES LANGUES DES MUDAR ET DES HIMYAR

Pour ce qui est de l'expression claire et de la traduction fidèle de la pensée, la langue arabe [bédouine] contemporaine reste conforme à la langue mudarite. La seule chose qu'elle a perdue, c'est le fait que la distinction entre le sujet et l'objet n'y est plus indiquée par les voyelles [finales]. Cela est remplacé par la position [des mots dans la phrase] et par des procédés [syntaxiques] qui indiquent certaines circonstances particulières que l'on veut exprimer. Il est vrai, cependant, que la clarté et l'éloquence de la langue mudarite sont plus grandes et plus enracinées. Les mots en eux-mêmes désignent les idées en elles-mêmes. Ce qu'il reste encore à indiquer, ce sont les choses liées à des situations déterminées — ce qu'on appelle les « circonstances ». Toute idée s'inscrit nécessairement dans des circonstances particulières qui lui sont propres. Ces circonstances doivent être prises en compte dans ce que l'on veut exprimer, car elles en sont des attributs. Dans toutes les langues, elles sont souvent indiquées par des termes spéciaux. Mais, en arabe, on a recours à certaines modalités de combinaison des mots : position avant ou après, ellipse, flexions. On les indique également par des lettres qui ne sont pas utilisées de façon indépendante. C'est pour cela qu'en langue arabe les classes de discours diffèrent selon la façon dont ces modalités sont indiquées, comme on l'a dit précédemment. La langue arabe est donc plus concise et utilise moins de mots et d'expressions que toute autre langue. C'est en ce sens que le Prophète a dit : « J'ai reçu [de Dieu] des mots substantiels, et les paroles qui m'ont été communiquées étaient des plus concises[1]. » On peut également rappeler à ce propos l'histoire de 'Isâ Ibn 'Umar. Un jour, un grammairien lui a dit : « Je trouve que, dans les exemples suivants, la langue arabe se répète : *Zayd qâ'imun* ; *inna Zaydan qâ'imun* ; *inna Zaydan la-qâ'imun*. ("Zayd se tient debout ; certes, Zayd se tient debout ; oui, vraiment, Zayd se tient debout"), alors que ces trois phrases ont le même sens. » 'Isâ lui a répondu : « En réalité, ces trois phrases n'ont pas le même sens. La première s'adresse à quelqu'un qui n'est pas informé que Zayd est debout, la seconde à quelqu'un qui en est informé mais qui le nie, la troisième à quelqu'un qui en est informé mais qui persiste à le nier. Le sens varie suivant les circonstances[2]. »

L'éloquence et la clarté continuent jusqu'à ce jour à faire partie des habitudes et de la pratique des Arabes. On ne doit prêter aucune attention à la confusion que font certains grammairiens férus des règles de flexion, mais qui sont incapables de raisonner juste, lorsqu'ils prétendent que, de nos jours, l'éloquence a disparu et que la langue arabe s'est corrompue, à cause de la corruption des flexions à la fin des mots dont ils étudient les règles. C'est une opinion inspirée par leur esprit naturellement partisan et par leur manque d'intelligence. En fait, on peut voir aujourd'hui que la plupart des termes arabes sont utilisés dans leurs significations originelles. La langue arabe peut toujours exprimer la pensée avec un degré plus ou moins grand de clarté. Les Arabes emploient toujours les modèles